



De l'hypothèse de réversibilité à la ville malléable et augmentée. Vers un néo-situationnisme

Luc Gwiazdzinski

► To cite this version:

Luc Gwiazdzinski. De l'hypothèse de réversibilité à la ville malléable et augmentée. Vers un néo-situationnisme. Scherrer Franck, Vanier Martin. Villes, territoires, réversibilités, Hermann, pp.205-219, 2013. halshs-00957051

HAL Id: halshs-00957051

<https://shs.hal.science/halshs-00957051>

Submitted on 7 Jan 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Villes, territoires, réversibilités

Sherrer F., Vanier M. (Dir.), 2013, Editions Hermann, pp.205-219

**De l'hypothèse de réversibilité à la ville malléable et augmentée
Vers un néo-situationnisme**

Luc Gwiazdzinski (*)

Notre société est coincée sur la mince passerelle du présent
Milan Kundera

Résumé.

L'auteur propose de marquer un temps d'arrêt pour examiner l'hypothèse de la ville réversible dans un contexte de recomposition des espaces, des temps et des organisations. A partir de la clé des temps il examine le système urbain en s'appuyant sur les acceptations communes de l'adjectif réversible : « l'envers spatial et temporel » et « le retour en arrière ». Au-delà, il explore la figure de la « ville événementielle » et de « l'urbanisme temporaire » et s'interroge sur l'émergence d'une « métropole par intermittence » et d'un « néo-situationnisme ». Enfin, il questionne les formes possibles d'organisation de la ville dans un contexte d'incertitude et propose de passer de l'hypothèse de la ville réversible à celle de la ville malléable et augmentée.

Mots clés : incertitude, temps, complexité, chronotopie, malléabilité, urbanisme temporel

Jean-Paul Dollé nous a prévenus : « la géographie n'est pas une connaissance facile(...). Il faut d'abord fendre les mots du monde, oser aller voir ailleurs (Dollé, 1990) ». Dans un contexte d'incertitude, chacun est à la recherche de mots et concepts nouveaux pour tenter de comprendre et d'expliquer les changements du monde, trouver les moyens de les accompagner ou de leur faire face. La réversibilité fait partie des mots convoqués à la fois comme figures et hypothèses, « nouvelle posture de la relation à un futur désormais largement désigné comme incertain » (Martin, Scherrer, 2010). Comment imaginer et planifier l'incertain urbain ? Le défi est de taille.

1. Une exploration délicate

L'hypothèse de « la ville réversible » associe deux sujets difficiles à appréhender, la ville et le temps :

- La ville, lieu par excellence « de maximisation des interactions sociales » (Claval, 1982) où le géographe s'interroge naturellement sur les lieux et les moments possibles (Où ? Quand ?) pour « faire ville » ou « faire société » dans nos métropoles éclatées.
- Un temps irréversible où la flèche du temps pointe toujours dans le même sens, vers le futur dans un contexte marqué par l'évolution de la modernité remettant en cause notre rapport au temps et au futur, comme « nouvelle modalité structurante de nos rapports à un temps moins linéaire, et à un espace plus modulable » (Sherrer, Vanier, 2010).

La proposition de ville réversible et le contexte dans lequel elle s'insère, nous plongent dans la complexité et son corollaire l'incertitude. Ils nous obligent à changer de regard dans le sens de la complémentarité et non de l'opposition, de la complexité et non de manière binaire et sectorielle. Les mouvements paradoxaux analysés par Yves Barel (1979) sont l'une des caractéristiques des temps hypermodernes (Lipovestky, 2004). On peut développer à la fois les technologies et le sens de l'humain, de l'éthique et de l'écologie, penser la mondialisation et le développement local, concilier le social, l'économique, l'environnement et la culture, la permanence et le réversible dans des approches dialectiques. L'un n'exclut pas l'autre, bien au contraire. Ils nous obligent à penser la ville dans toutes ses dimensions en intégrant le temps.

L'hypothèse de la ville réversible pose la question de « l'être ensemble » et du collectif dans une « société hypermoderne » (Lipovetsky, 2004), une « société liquide » (Bauman, 2000) où tout est mobile, fluctuant et affaire individuelle, et dans un « présent liquide » (Bauman, 2007), axé sur le culte de l'éphémère et des projets à court terme.

L'effacement progressif de l'unité de temps, de lieux et d'action des institutions, le big bang des organisations et des territoires oblige à de nouveaux assemblages, entraîne de nouvelles recompositions, d'autres alliages, alliance, hybridations ou coalitions (Gwiazdzinski, 2002, 2012).

C'est dans ce contexte mouvant que s'inscrit l'hypothèse de la ville réversible qu'il faut examiner selon les différentes acceptations du terme.

2. La réversibilité à l'épreuve de la ville

L'hypothèse de la ville réversible, oblige à mettre la réversibilité à l'épreuve des « métropoles » (Asher, 1995) autour des deux acceptations les plus courantes du mot : « vêtement qui peut être porté à l'envers comme à l'endroit » et « qui peut revenir en arrière » (Dictionnaire Larousse). La première proposition, mettant en scène l'hypothèse de l'envers de la ville, nous pousse à identifier des formes de la ville réversible dans l'acceptation de « l'autre ville », de « l'envers du décor » qu'il soit spatial, imaginaire ou temporel. La

seconde fait émerger la figure de la ville réversible par l'hypothèse du retour en arrière sur le temps long, obligeant à réfléchir dans l'espace et dans le temps et à envisager les retours en arrière de la ville comme des systèmes urbains à différentes échelles.

L'hypothèse de l'envers de la ville

L'hypothèse de l'envers spatial. On peut considérer la friche, zone qui n'est plus cultivée, ni même entretenue, ou quartier dépeuplé ou délaissé par les activités comme un « envers spatial » probable du territoire et de la ville, une forme de contrecalque, un « tiers paysage, fragment indécidé du jardin planétaire » (Clément, 2004) formé de « l'ensemble des lieux délaissés par l'homme », « en opposition au territoire organisé » (Clément, 2004). Dans un mouvement paradoxal, certains de ces délaissés - et notamment les friches urbaines investies par des mouvements créatifs - peuvent devenir des laboratoires de l'innovation et de la création (Saint-Girons, 2006).

L'hypothèse des « non-lieux » (Auge, 1992), lieux à « contenu symbolique, identitaire et historique pauvre produits par la surmodernité », comme « envers de ville » peut être examinée mais rien ne dit que l'homme ne vit pas et ne s'approprie pas ces espaces même s'il entretient plutôt avec eux une relation de consommation. « En tant qu'être au monde, l'homme est un être spatial (...) un être fondateur de lieux » (Maldiney, 1996).

Le « tiers-espace », « scène de l'entre-deux » (Vanier, 2000), « part de la métapolis » de François Asher et de « la ville émergente » d'Yves Chalas (Chalas, 1997), « couronnes périurbaines multipolarisées ou sous faible influence urbaine » est davantage un hybride, un autre qui ne basculera pas ni du côté de la ville ni du côté de la campagne qu'un véritable « envers de ville ».

Une autre hypothèse d'envers de ville est celle de la « ville invisible » d'Italo Calvino (1972), celle qui échappe aux données statistiques, la ville « imaginaire », « réserve d'images ou de schèmes mais aussi processus dynamique d'autoproduction » (Savary, 2005). Dans les faits, la « ville imaginaire » constitue davantage une « augmentation » qu'un envers, soit comme une « source de maux, soit comme un enrichissement » (Wünenberger, 2003).

L'hypothèse de l'envers temporel : la nuit. « Espace vécu éphémère et cyclique » (Gwiazdzinski, 1998), la nuit est souvent perçue comme un espace-temps différent, un envers de la ville de jour (Gwiazdzinski, 2003). Cet envers de la ville, cet espace-temps à faible densité qui a longtemps résisté à la rationalité du jour a des qualités particulières qui en font également un laboratoire de l'innovation un temps où se déploient des « savoirs particuliers » (Perrault-Soliveres, 2003) et un lieu d'expérimentation en matière d'espace public, de transports ou de tranquillité publique (Gwiazdzinski, 2007).

A une autre échelle, d'autres temps sociaux peuvent être considérés comme des « envers de ville », des moments où l'activité est différente : le « dimanche » dans nos villes européennes, sorte de nuit en plein jour par rapport à la semaine mais aussi « jour de choix où chacun est libre de s'organiser » (Bailly, 2004) ; les vacances qui ont bouleversé nos idées et notre usage du temps (Viard, 1984) ou les saisons (Gwiazdzinski, 2012).

Cette première approche de la réversibilité dans le sens « du vêtement que l'on retourne » permet de repérer un envers de la ville en sursis aux qualités intéressantes : contretemps, innovation, expérimentation ou régénération. Cependant, la richesse de l'hypothèse de la ville réversible vient sans doute du questionnement du second sens : le retour en arrière.

L'hypothèse du retour en arrière sur le temps long

Le déclin des villes. A l'échelle du temps long braudelien, on a vu des cités grossir, décliner et disparaître. Dès les années 50, le sociologue et historien de la ville Lewis Mumford (Mumford, 1970) s'en est inquiété autour de la question de la détérioration de la vie dans les grands centres urbains et leurs banlieues.

Le rétrécissement. A l'échelle des décennies, on a analysé les « *Shrinkingcities* » (villes rétrécissantes), victimes du phénomène de rétrécissement des villes, et d'apparition d'espaces vides. A l'échelle mondiale ce phénomène de déclin urbain atteindrait plus du quart des villes de plus de 100000 habitants (Fol S., Cunningham-Sabot, 2010).

La pulsation saisonnière. Les communes touristiques voient leur population multipliée par cent parfois entre la basse et la haute saison, obligées d'adapter leur offre et leur réseau à cette pulsation saisonnière alors que d'autres territoires se vident. D'après Christophe Terrier, « La population présente à Paris passe de 109% de la population résidente au début du mois de décembre à 65% le 14 août pour l'année 2005 ».

Les grands événements. Les expositions universelles et les jeux olympiques sont l'occasion d'autres formes de réversibilité même si quelques buttes témoins, architectures « iconiques » (Gravari-Barbas, 2010) parfois difficilement réutilisables subsistent et que l'on mesure mal les impacts en termes financiers, sociaux et environnementaux. Paris, Pékin ou Londres sont pour longtemps marqués par ces grands événements. On ne reviendra jamais totalement en arrière ni dans la matérialité, ni dans les représentations et les esprits.

L'événement. : La ville événementielle, éphémère et festive se donne en spectacle : fête de la musique ou du cinéma, Nuits blanches (Rome, Madrid, Paris, Bruxelles, Riga...) Nuit des arts (Helsinki) ou Nuit des musées (Münich...) (...). Les événements sont utilisés comme des outils légers dans les processus actuels de revalorisation des centres urbains, de marketing et de renforcement de l'attractivité (Gwiazdzinski, 2005 ; Chaudoir, 2007). Les *free parties*, les *flash mobs* et autre apéritifs géants sont une autre face médiatique et festive de rassemblements éphémères facilités par les TIC, de ces « zones autonomes temporaires (Bey, 2007) qui ponctuent désormais nos existences et la vie de nos métropoles...

La polyvalence des espaces et des usages. De nouveaux usages de l'espace public se développent en parallèle pour répondre à ces nouveaux besoins. La fermeture des voies sur berge le dimanche, l'interdiction de la ville à la voiture en soirée (Rome), la transformation de voies en plages de sables aménagées (Paris-Plage...), de parcs en cinémas, ou de places publiques en jardins d'été ou patinoires (Bruxelles) en fonction des saisons participent de cet usage différencié de la ville et des espaces publics en fonction des saisons, des jours ou des heures (Gwiazdzinski, 2006). Ce sont quelques exemples d'identités et de politiques « présenciels » et « situatives » où la culture notamment passe du régime de l'objet à celui de l'événement (Gwiazdzinski, 2005), de la matérialité à la rencontre et à l'échange.

La métamorphose. Ces événements permettent des transformations artistiques éphémères des espaces et des temps, une métamorphose de la ville. Les artistes s'invitent dans la ville, s'emparent de la rue pour la transfigurer. Ils sculptent de nouveaux rythmes, inventent de nouveaux lieux, remplissent les blancs, transforment les espaces et les temps. L'événement tisse des liens où il n'y en avait pas, il enchante le quotidien, transfigure le réel et humanise l'espace public pour un temps limité sans la blesser grâce à des dispositifs légers. On est dans

la « ville foraine » (Gwiazdzinski, Le Floch, 2009) entre enchantement et arnaque. L'événement, espace-temps éphémère et parfois cyclique, s'inscrit dans un environnement concurrentiel, s'autodétruit et rend la ville en état.

3. Retour vers le futur

La question de la réversibilité est sans doute plus féconde dans le rapport à construire avec le futur. (Scherrer, Martin, 2010). Le découpage du temps n'est « qu'un programme par lequel le savoir d'une époque définit le monde et l'homme lui-même » (Sansot, 1981). Echangeurs et brasseurs de temps (Serres, 1992), nous proposons quelques figures et hypothèses pour construire les nouveaux rapports entre la ville et le temps, en insistant sur le temps, non comme un cadre général mais comme « le résultat provisoire de la liaison des êtres » (Latour, 1991) et sur la « ville situationniste », un lieu qui « nous invite à être » (Maldiney, 2007).

L'émergence d'une « métropole intermittente »

Nous esquissons la figure de la « la métropole intermittente » (Gwiazdzinski, 2012) pour aborder la complexité d'un système urbain où l'éclatement des temps sociaux, la multiplication de rythmes individualisés et l'effacement des « temps d'arrêt » est compensé par le développement d'événements métropolitains à intensité et localisation variables qui permettent de « faire métropole ». Nous faisons de la « métropole intermittente » une figure de la ville réversible, un espace-temps éphémère et cyclique qui permet de vivre et d'expérimenter sans risque.

L'avènement de « l'événement festif extraordinaire »

Nous formulons l'hypothèse de « l'événement festif extraordinaire » - espace-temps collectif vécu, éphémère et cyclique- (Gwiazdzinski, 2001), comme élément constitutif majeur de la métropole intermittente et comme « réponse périodique et temporaire » possible au besoin de rencontre, de cohésion, d'identité, d'urbanité mais aussi comme moment de lâcher prise, de réjouissance et de plaisir, lieu temporaire de ré-articulation de l'ailleurs et de l'ici, du « je » et du « nous », du local et du global, de soi et de l'autre...

Ces événements à l'intensité variable servent de nouveaux « donneurs de temps » (Sansot, 1981) à l'échelle des métropoles, à l'initiative de collectivités, d'artistes ou de citoyens. On rejoint là l'hypothèse d'un « temps sacré », par opposition au « temps profane », linéaire, quantitatif, du monde d'ici-bas et de la vie quotidienne (la journée de travail), au caractère atemporel et cyclique, qualitatif et relevant d'un monde autre ou supérieur (Eliade, 1989). Ce temps est associé au temps profane, dans des points nodaux qui échappent à la vie quotidienne, lors de périodes de fêtes, de rituels qui interrompent la vie quotidienne en y introduisant « des enclaves hors du temps » et structurent ainsi son déroulement séquentiel (Zerubavel, 1981). Nous proposons d'aborder l'événement festif extraordinaire comme un « plateau d'urbanité » possible à intensité, périodicité, échelles et localisation variables (Gwiazdzinski, 2011). En proposant une figure temporaire de mobilisation, un rite territorialisé dans un environnement instable, il permet aux individus de supporter l'éclatement et les tensions quotidiennes autour de la promesse de la rencontre, et à la métropole de conserver sa cohésion, de garder le fil en tissant une certaine continuité, de renforcer sa qualité de vie et d'attraction dans un contexte de compétition territoriale exacerbée. Il joue le rôle de repère et de référence à la fois commune et extérieure pour le groupe. Il est une figure de la discontinuité temporaire de l'urbain et de l'urbanité à l'échelle de la métropole comme l'est la figure de l'archipel urbain d'un point de vu spatial.

Le développement d'un urbanisme temporaire

A d'autres niveaux organisés sous forme « d'événements plus ordinaires », nous proposons de développer l'idée d'« espaces urbains temporaires » et de réfléchir au développement d'un « urbanisme temporaire » qui s'intéresse à ces modes d'occupation partiels des espaces et temps de la ville, qui finissent par fabriquer des « calendriers » permettant de coordonner ses activités, un temps et un rythme social, loin des contraintes du temps physique répondant en partie à l'injonction du philosophe : « inventer une politique de l'événement » (Dollé, 2005). L'urbanisme temporaire qui se dessine propose une forme de réversibilité en permettant de « faire ville » à partir d'une mise en scène et de dispositifs éphémères qui seront ensuite démontés sans que la matérialité urbaine, sans que la « coquille » soit affectée. Cette fabrique *soft* de la ville joue sur le léger, le démontable et l'éphémère et met l'homme et les usages au centre. Elle permet l'expérimentation dans la mise en lumière, la scénarisation, la scénographie urbaine ou les moyens de transport.

Le besoin de rythmanalyse

L'événement révèle l'importance des dimensions temporelles et sensibles de la ville et l'importance d'un urbanisme et d'un aménagement qui intègrent ces dimensions essentielles. Par son caractère éphémère et cyclique, par sa capacité à métamorphoser tout ou partie de la ville, à redessiner les parcours, les localisations, les centralités, il constitue un avant-poste de la prise en compte du temps et des rythmes dans l'observation et l'aménagement des villes, une « rythmanalyse » dont Henry Lefebvre (Lefebvre, 1996) avait bien mesuré les enjeux, les difficultés et les possibles. Il permet le passage d'une approche essentiellement spatiale de la ville à une approche chronotopique où le « chronotope » est défini comme « lieu de confluence de la dimension spatiale et de la dimension temporelle » (Gwiazdzinski, 2007) et à une « écologie temporelle » (Gwiazdzinski 2003, 2007) qui intègre les dimensions sensibles et le confort urbain et permette de travailler ensemble de manière conviviale au sens d'Ivan Illich (Illich, 1973).

L'affirmation de la ville malléable et modulable

Nous proposons de passer de l'hypothèse de la réversibilité à celle d'une « réversibilité relative » et à celle de la malléabilité, de la modularité autour de la figure de « la ville malléable » une cité durable que l'on puisse « façonner » sans « qu'elle ne se rompe », dont nous avons déjà commencé à définir les contours (Gwiazdzinski, 2007) : polyvalence et modularité des espaces et des bâtiments selon les moments de la journée ou de la semaine ou de l'année dans le cadre d'une réflexion sur la ville durable qui vise à limiter la consommation d'espace.

Niveaux possibles d'application. La malléabilité doit être envisagée à différents niveaux de la fabrique urbaine en tenant compte d'enjeux, de pratiques et de besoins évolutifs dans une logique de design territorial.

Le premier niveau est celui du projet. Sa réversibilité réside dans la possibilité de remaniements ultérieurs mais aussi dans la prise en compte de l'existant en évitant le *tabula rasa*. Elle nécessite de fixer un socle un point de non-retour et d'imaginer des révisions, des discussions permanentes. Elle nécessite des outils de co-construction, de simulations capables d'assurer une bonne « imagibilité » selon l'expression de Kevin Lynch (1969) et de scènes où débattre et co-construire des projets.

Le second niveau est celui de la réalisation du quartier, de l'équipement, de l'habitation ou de l'espace public qui soient flexibles, adaptables, modulables face aux besoins évolutifs des usagers. Une première piste réside dans la mutabilité accrue de l'espace urbain et architectural, dans la logique d'une ville non finie. Il faut envisager une plasticité de la ville par rapport à l'évolution des usages car « une société ne se glisse pas dans la ville à la manière

du bernard-l'ermite dans sa coquille » (Lepetit, Pumain, 1993). Une piste réside dans la mise en place d'équipements modulables, adaptables par leurs formes, leur souplesse ou leur fragilité aux nouveaux besoins (Gwiazdzinski, 2004, 2010). Des projets de quartiers et bâtiments flexibles et modulaires commencent à voir le jour. Ailleurs, les campings habités à l'année sont une autre formule possible. A une autre échelle, les bâtiments modulaires (Algeco) existent déjà. Partout les constructeurs proposent une maison plus évolutive, capable de s'adapter à l'imprévu : « on bouge une cloison ou on ajoute une pièce... et voilà une chambre ». Le camping-car permet la modularité en hybridant le transport et l'habitat. Ailleurs, les appartements achetés en temps partagés mixent également les solutions.

Le troisième niveau est celui des usages par les citoyens de l'infrastructure existante. Il s'agit de laisser à la population une possibilité d'utiliser autrement des infrastructures existantes ou d'assurer le caractère multifonctionnel des espaces créés. Une piste est fournie par des opérations comme Paris plage et le développement d'une ville événementielle, des politiques temporelles et du chrono-urbanisme.

La mise en place de dispositifs adaptés à un futur incertain.

Au-delà des figures proposées, la réversibilité peut naturellement être explorée « comme nouvelle posture de la relation à un futur désormais largement désigné comme incertain » (Scherrer, Vanier, 2010). S'il est difficile de planifier l'incertain, si à travers la figure de la ville malléable, nous avons accepté la souplesse et l'adaptation permanente du système urbain, il paraît possible de proposer des formes d'organisation permettant la mise en place des conditions optimales d'élaboration des futurs possibles.

Sérendipité et design du futur. Un des défis de la réversibilité est de mieux piloter collectivement, de gérer de manière co-adaptative les dynamiques d'interaction entre les différents acteurs qui conditionnent l'évolution de nos écosystèmes urbains et des représentations que nous nous en faisons. Il faut faire vivre le principe de sérendipité, c'est-à-dire « la faculté de faire des trouvailles par hasard, la réalité de ces découvertes ainsi que le dispositif les rendant possibles » (Levy J., 2004). La ville est le lieu par excellence de maximisation de ces interactions programmées ou non. On cherche une chose, on en trouve une autre – ou on rencontre quelqu'un. On va quelque part et on se retrouve ailleurs, tout en restant éventuellement dans le même lieu (Levy J., 2004).

Plateformes d'innovation territoriales. Pour ce faire, les « plateformes d'innovation territoriales ouvertes », nœuds et interfaces mixtes mêlant scientifiques, créateurs, entreprises et collectivités, pourront cristalliser les compétences dans des univers et des lieux favorisant les échanges et la créativité. Ces plateformes territoriales, intermodales et multiscalaires regrouperont les acteurs concernés pour l'observation, la sensibilisation, le suivi de l'offre et de la demande, l'expérimentation et l'évaluation des solutions adaptées dans une logique « d'innovation ouverte » telle que l'a conceptualisée Henry Chesbrough (Chesbrough, 2003) dans le cadre de réseaux et de partenariats avec des institutions aux profils diversifiés. A condition de mettre à disposition les ressources, les infrastructures et le cadre à partir desquels toutes sortes d'acteurs urbains pourront imaginer, concevoir, expérimenter, évaluer et mettre en œuvre des réponses aux besoins qu'ils éprouvent (Kaplan, 2009), il est possible de créer les conditions d'une « innovation par l'usage » ou innovation ascendante, susceptible de venir de tous les acteurs, y compris les plus inattendus en misant sur la sérendipité.

La ville malléable entretient un rapport très fort avec deux autres notions centrales en matière de développement et d'innovation : « l'émergence » et la « résilience ». L'émergence d'abord qui désigne l'apparition de nouvelles caractéristiques à un certain degré de complexité d'un système comme la ville, la connexion qui engendre des qualités non nécessairement propres à

leurs parties, qui permet l'apparition de phénomènes nouveaux, non prévisibles d'un point de vue strictement analytique. La résilience ensuite, concept qui suggère à la fois la capacité de résister et la capacité à s'adapter (Adger, W.N., 2003). Ce sont là deux qualités de la ville malléable qui dépassent la notion de réversibilité et auxquelles on peut associer des dimensions importantes pour la ville en tant que plateforme d'innovation ouverte : la transversalité, la diversité, la modularité, l'ouverture, l'innovation, l'organisation et la flexibilité.

Un nouveau situationnisme

La proposition « néo-situationniste » rejoint les réflexions d'H. Rosa sur la « temporalisation du temps » qui a montré que la contrainte de l'accélération condamnait les sujets, les organisations et les gouvernements à une « situativité réactive », au lieu d'une conduite organisatrice de la vie individuelle et collective » (Rosa, 2005). Elle rejoint également certains éléments du mouvement situationniste qui proposait de changer le monde par « un emploi unitaire de tous les moyens de bouleversement de la vie quotidienne et une réappropriation du réel et où la « situation construite » est définie comme « moment de la vie, concrètement et délibérément construit par l'organisation collective d'une ambiance unitaire et d'un jeu d'événements ».

Elle permet de repenser les rythmes urbains autour des « plateaux d'urbanité locaux et métropolitains » d'intensité variable qui permettent de « faire société » et servent de repères dans des calendriers moins rigides. La proposition qui prend en compte la diversification des lieux d'appartenance, des formes de sociabilité nécessite la redéfinition d'identités modulables et en mouvement, « d'identités plurielles, multi-sites et situationnelles » (Gwiazdzinski, 2007). Elle nécessite la définition d'une « citoyenneté temporaire, présentielle, situationnelle et en mouvement » (Gwiazdzinski, Rabin, 2007, 2011) qui permette à chacun de participer à la vie de la cité là où on est et d'éviter le développement d'une démocratie du sommeil, où chacun vote là où il dort et non là où il vit. Chacun devient « marginal sécant » potentiel, c'est-à-dire « un acteur qui est partie prenante dans plusieurs systèmes d'action en relation les uns avec les autres et qui peut, de ce fait, jouer un rôle indispensable d'intermédiaire et d'interprète entre des logiques d'action différentes, voire contradictoires. » (Crozier, Friedberg, 1977) avec des compétences, une expertise, une capacité à gérer les incertitudes des relations avec l'environnement et une capacité à communiquer dans un cadre qui reste lui à définir. L'espace public de la ville, espace physique et politique est l'espace dans lequel faire l'expérience de la sérendipité, d'une désorientation positive qui s'augmente au contact de l'étrange, du hasard et de l'inattendu pour devenir autre chose. La proposition peut permettre le développement d'un « contrat de confiance urbain » de type réflexif qui doit être renégocié en permanence et non plus à intervalles réguliers dans une logique de représentation. Le concept de ville malléable c'est aussi l'invention d'un design urbain adaptable ; le développement d'une nouvelle ergonomie de la ville et d'une nouvelle identité modulable. L'artiste qui sait jouer avec l'éphémère et enchanter l'espace et le temps, retrouve une place de choix dans les mécanismes de co-construction et d'invention d'une ville et d'espaces collectifs plus souples et dans le jeu qui s'installe nécessairement dans cette fabrique de la ville néo-situationniste. La question de la ville malléable permet d'introduire les technologies de l'information dans la production de l'espace public. Une rue intelligente avec des services interactifs et des usagers en dialogue direct avec leurs voisins ou d'autres territoires est possible (Gwiazdzinski, 2007)

4. Vers des villes augmentées

Nous ne sortons pas indemnes du frottement de la ville et du réversible. Avec quelques outils et ses clés d'entrée spécifiques, le géographe a tenté une première approche de la réversibilité à l'épreuve de la ville explorant quelques hypothèses de la proposition de « nouvelle modalité structurante de nos rapports à un temps moins linéaire, et à un espace plus modulable » (Sherrer, Vanier, 2010).

La « ville réversible » est une riche hypothèse qui soulève davantage de questions qu'elle n'apporte de réponses. Elle nous oblige à adopter une vision plus holistique de la métropole complexe qui intègre des aspects temporels et sensibles essentiels à sa compréhension et à sa gouvernance dans un contexte proposé d'hypermodernité où chaque élément, chaque situation présente un versant d'excès et une dualité, avec un rapport crispé au présent, où triomphe le règne de l'émotivité angoissée, mais où émerge aussi une chance de responsabilisation renouvelée pour le sujet (Lipovsky, 2004). Relative, elle pose les questions des « limites », du « point de non-retour » et du « degré de réversibilité ». Elle nécessite une approche « chronotopique » des systèmes urbains, le déploiement d'un « urbanisme temporaire », les outils d'une rythmanalyse et d'un « nouvel urbanisme des temps ». Elle interroge les notions de liberté, d'égalité et de fraternité dans la ville du XXI^{ème} siècle et permet d'épaissir et d'augmenter ce présent dans lequel chacun semble incarcéré.

A l'hypothèse de « ville réversible » nous avons répondu « métropole intermittente » et « ville malléable » modulaire et éphémère. Face à l'incertitude du futur, il a été proposé de réinvestir l'organisation urbaine autour de la « sérendipité », et d'imaginer les contours de métropoles conçues comme des « plateformes d'innovation ouvertes » dans une logique d'intelligence territoriale et une forme de « néo-situationnisme » avec la construction concrète d'ambiances momentanées de la vie et leur transformation en une « qualité passionnelle supérieure ».

La proposition reste ouverte et stimulante. Elle met le citoyen en mouvement et la ville en désir. Nous n'avons qu'ébaucher la figure d'une ville malléable et « augmentée » - comme on peut parfois le dire d'un être humain auquel on a greffé une prothèse qui décuple ses capacités physiques ou cognitives.

Dans une logique hypermoderne qui dépasse le cadre de la ville et des territoires, la réversibilité suscite de nombreuses et stimulantes interrogations qui sont autant de pistes à explorer. Le réversible est-il seulement un questionnement préalable à toute action ? Est-ce un élément central d'un nouveau processus cognitif dans lequel la réflexivité est centrale ? Constitue-t-il une simple manœuvre de diversion, un leurre pour prendre le temps de souffler et créer un entre-deux ? Le réversible est-il une tentative de patrimonialisation du futur ? Est-il une façon de ne plus jamais choisir entre tous les futurs possibles ? Le réversible est-il une figure de l'opportunisme et de l'attente en attendant mieux, toujours mieux...ou le prince éclairé ?

Pour y répondre, il faudra naturellement convoquer les physiciens, les politologues et les philosophes sans oublier les artistes et les poètes, toutes celles et ceux qui pensent que « seules des pensées incertaines de leur puissance, des pensées du tremblement où jouent la peur, l'irrésolu, la crainte, le doute, l'ambiguïté saisissent mieux les bouleversements en cours. Des pensées métisses, des pensées ouvertes, des pensées créoles » (Glissant, 2009). Plus que la réversibilité, c'est la question de la ville ici et maintenant qui est posée, la question d'un nouveau situationnisme qui touche les sphères de l'économie, de la culture et de la politique. Dans tous les cas, la ville nous invite à habiter, à exister ici et maintenant, à « avoir sa tenue hors de soi, dans l'ouverture » (Maldiney, 2007). Elle nous invite à être ensemble et à « habiter le temps » c'est-à-dire réussir à renouer un dialogue interactif entre le présent agissant, le passé comme expérience et l'avenir comme horizon de responsabilité (Chesnaux, 1996).

Bibliographie

- ADGER W.N., "Why resilience is needed in a globalised world ?", in Building resilience to promote sustainability. IHDP Update 2/2003.
- ASCHER F., Métapolis, Editions Odile Jacob, 1995.
- AUGE M., *Introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Le Seuil, 1992.
- BAILLY J.P., 2004, « Les mutations de la société et les activités dominicales », *Avis et rapports du Conseil économique et social*, République Française, 2004.
- BAREL Y., *Le paradoxe et le système*, Presses universitaires de Grenoble, 1979
- BAUMAN Z., *Liquid Modernity*, Cambridge, Polity Press, 2000.
- BAUMAN Z., *Le présent liquide. Peurs et obsession sécuritaire*, Seuil, 2007.
- BEY H., TAZ, *Zone autonome temporaire*, L'éclat, 1997.
- CALVINO I., *Le Città invisibili*, Giulio Einaudi Editores.p.a., Turin, 1972.
- CHAUDOIR P., "La Ville événementielle : temps de l'éphémère et espace festif", *Géocarrefour*, Vol. 82/3 [En ligne], mis en ligne le 26 mars 2008. URL : <http://geocarrefour.revues.org/index2301.html>, 2007
- CHESBROUGH H., *Open Innovation : the new imperative for Creating and Profiting from Technology*, Harvard Business School Press, Boston, 2003
- CLAVAL P. *La logique des villes*. Essai d'urbanologie, LITEC, coll. " Géographie économique et sociale " no 15, Paris, 1982
- CLEMENT G., *Manifeste du tiers paysage*, Editions Sujet-objet, 2004.
- CUNNINGHAM-SABOT, E., FOL S., "Déclin urbain" et Shrinking Cities : une evaluation critique des approches de la décroissance urbaine, *Annales de géographie* n°264, 2010.
- CROZIER M., FRIEDBERG E., *L'acteur et le système*, Editions du seuil, Paris, 1977.
- ELIADE M., *Le mythe de l'éternel retour*, Gallimard, Paris, 1989.
- GRAVARI-BARBAS M., « Iconicité et banalité : l'intégration des architectures iconiques contemporaines dans le tissu urbain », in *Espaces Urbains à l'Aube du XXIe siècle. Patrimoines et Héritages culturels*, sous la dir. de Philippe Boulanger et de Céline Hulo-Pouyat, PUPS, 2010
- GWIAZDZINSKI L., 2000, « La nuit, dernière frontière », *Revue Les annales de la recherche urbaine* n° 87, septembre 2000.
- GWIAZDZINSKI L., *La nuit dernière frontière de la ville*, Editions de l'Aube, 2005.
- GWIAZDZINSKI L., L. (et al.), *La nuit en questions*, La Tour d'Aigues, Editions de l'Aube, 2005
- GWIAZDZINSKI L., « Chemins de traverse, la ville dans tous les sens », in Maud LE FLOC'H, *Mission repérage. Un élu un artiste*, Editions l'entretemps, 2006.
- GWIAZDZINSKI L., *Nuits d'Europe, Pour des villes accessibles et hospitalières*, Ministère des transports, UTBM Editions, 2007.
- GWIAZDZINSKI L., RABIN G., *Si la route m'était contée, Un autre regard sur la route et les mobilités durables*, Editions Eyrolles, 2007.
- GWIAZDZINSKI L., « Chronotopies. L'événementiel et l'éphémère dans la ville des 24 heures », *BAGF*, vol 86, n°3, 2009.
- GWIAZDZINSKI L., *La ville éphémère, festive et événementielle*, in *Tourisme urbain, patrimoine et qualité urbaine en Europe*, Conférence nationale permanente du tourisme urbain, 2009
- GWIAZDZINSKI L., LE FLOCH M., *La ville foraine*, Séminaire de prospective, Pôle des arts urbains, décembre 2006 & septembre 2009
- GWIAZDZINSKI L., RABIN G., *Urbi et Orbi. Paris appartient à la ville et au monde*. Préface de T. ZELDIN, Editions de l'Aube, 2010.

GWIAZDZINSKI L., RABIN G., *Les défis de la citoyenneté augmentée*, Libération, 23 février 2011

GWIAZDZINSKI L., *La ville intermittente. Des temps de la fête à un urbanisme des temps*, Revue CICADES, La ville et la fête, Brésil, 2012.

GWIAZDZINSKI L., *Les territoires et les organisations à l'épreuve de l'hybridation*, appel à communication Colloque international TTT3, Grenoble, IGA-UJF, 2012

GWIAZDZINSKI L., 2012, « Hyper-saisonnalité métropolitaine », in GUEZ A. SUBREMON H., 2011, *Saisons urbaines*, Editions Donner-lieu

ILLICH I., *La convivialité*, Seuil, 1973

KUNDERA M., *La valse aux adieux*, Gallimard, 1976.

LEFEBVRE H., *Le droit à la ville*, Editions Anthropos, 1968.

LEPETIT B., « Une herméneutique urbaine est-elle possible ? », in LEPETIT B., PUMAIN D., *Temporalités urbaines*, Paris, Anthropos, 1993.

LEVY J., "Serendipity.", *EspacesTemps.net*, Mensuelles, 13.01.2004, <http://espacestems.net/document519.html>

LIPOVETSKY G., *Les temps hypermodernes*, Paris, Grasset, 2004.

LYNCH K., *L'image de la cité*, Paris, Dunod, 1969.

MALDINEY H., « La rencontre et le lieu », in YOUNES C. (Dir.), 2007, *Henry Maldiney. Philosophie, art et existence. La nuit surveillée*, Cerf, 2007

MUMFORD L., *Le déclin des villes ou la recherche d'un nouvel urbanisme*, Paris, Editions France-Empire, 1970.

ROSA H., *Die Veränderung der Zeitstrukturen in der Moderne*, SuhrkampVerlag, Berlin, 2005.

SAINT-GIRONS F., « les friches urbaines : des évolutions sémiotiques à la prospective urbaine », *Semiotica*, volume 2006, 2006.

SANSOT P. et al, *Les donneurs de temps*, Editions Castella, 1981.

SAVARY S., *Imaginaires d'une ville : Barcelone par ses paysages, une étude géolittéraire*, Thèse de Doctorat, Université Panthéon-Sorbonne - Paris I, Yves Luginbühl (Dir.), 2005.

SANSOT P., *Les Pierres songent à nous*, Fata Morgana, 1995.

SERRES M., *Eclaircissements*, Paris, F. Bourin, 1992.

SLOTERDIJK, P., *Sphères*. Tome 3, Ecumes, Sphérologie plurielle Maren Sell 2-350-04008-9, 2005.

VANIER M., Qu'est-ce que le tiers espace ? Territorialités complexes et construction politique, revue de géographie alpine, n°88, 2000

VANIER M., SHERRER F., *Appel à communications*, colloque de Cerisy, « Villes et territoires réversibles », 2010

VIARD J., *Penser les vacances*, Editions de l'aube, 1984

WUNENBERGER J.J., *L'imaginaire*, PUF, 2003

ZERUBAVEL E., *Hidden Rythms. Schedules and Calendars in Social Life*, University of California Press.Berkeley, 1981.

(*) Luc Gwiazdzinski est géographe. Enseignant-chercheur en aménagement et urbanisme à l'Université Joseph Fourier de Grenoble, il est responsable du master Innovation et territoire. Membre du laboratoire PACTE (UMR 5194 CNRS), associé au MOTU (Milan) et à l'EIREST (Paris 1. Panthéon Sorbonne), il oriente ses enseignements et ses recherches sur les questions de métropolisation, de mobilité, d'innovation et de chrono-urbanisme. Expert européen, il a dirigé des programmes de recherche, colloques internationaux, rapports, articles et ouvrages sur ces questions : *Urbi et orbi*, 2010, l'Aube ; *La fin des maires*, 2007, FYP ; *Si la route m'était contée*, 2007, Eyrolles ; *Nuits d'Europe*, 2007, UTBM ; *Périphéries, un*

voyage à pied autour de Paris, 2007, l'Harmattan ; *La nuit dernière frontière de la ville*, 2005, l'Aube ; *Si la ville m'était contée*, 2005, Eyrolles ; *La nuit en questions* (Dir.), 2005, L'Aube ; *La ville 24h/24*, 2003, l'Aube, etc.

Citer l'article :

GWIAZDZINSKI L., 2013, « De l'hypothèse de réversibilité à la ville malléable et augmentée. Vers un néo-situationnisme », in SHERRER F., VANIER M. (Dir.), *Villes, territoires, réversibilités*, Editions Hermann, pp.205-219